

L'OPÉRA PEUT-IL FAIRE BON MÉNAGE AVEC UNE OFFRE CULTURELLE BASÉE SUR LA GRATUITÉ?



par Danick Trottier

La supposée gratuité en matière d'offre culturelle est-elle un mal nécessaire? Est-elle seulement encore défendable? Telles sont les questions qu'on peut se poser après la saison estivale 2015 où plusieurs de nos institutions musicales ont fait alterner concerts payants et concerts gratuits.

Jusqu'à présent, l'opéra n'a été affecté que partiellement par les représentations extérieures où les festivaliers s'entassaient sans avoir à déboursier un sou. Les concerts offerts en plein air, comme ceux par l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM) dans les parcs de la ville et l'Orchestre métropolitain au Chalet du Mont-Royal, puisent surtout dans les valeurs sûres du répertoire.

Mais voilà qu'un pas supplémentaire a été franchi cet été avec la présentation de *Carmen* en version concert et écourtée au Parc olympique. L'événement «gratuit» a eu lieu le mercredi 5 août (deux jours avant La Virée classique de l'OSM). Si l'initiative semble louable et qu'elle est tout à l'honneur de l'OSM et de Kent Nagano qui ont réussi à attirer plus de 45 000 auditeurs, on peut se questionner sur la pertinence de présenter un opéra sur une scène extérieure, et sur les véritables retombées d'un tel événement. Ces initiatives grand public se font-elles vraiment à l'avantage d'un genre comme l'opéra?

La gratuité dont il est question ici n'est qu'un slogan creux qu'il faut démythifier: personne ne travaille gratuitement et aucune institution n'a le luxe d'une forme de bénévolat. Quelques rares exceptions confirment la règle, par exemple les événements à caractère caritatif où les musiciens donnent généreusement de leur temps. Autrement, faire travailler une pléiade de personnes pour monter un concert nécessite des ressources humaines, matérielles et financières. Le mot «gratuité» qu'on adosse à plusieurs événements culturels signifie simplement que le spectateur n'a pas à déboursier d'argent. En réalité, ce sont les actifs financiers d'une institution, les fonds publics sous forme de subvention et surtout les commanditaires qui permettent à de tels événements de voir le jour. Pour la présentation de l'opéra de Bizet, Sirius XM

a présenté le concert et le tout a eu lieu sur l'Esplanade Financière Sun Life. La gratuité n'est-elle en définitive qu'apparente puisqu'elle est soutenue par nos impôts, nos taxes et notre consommation?

La gratuité dans l'offre de concert a toujours existé et a connu de multiples formes au fil de l'histoire. L'idée de gratuité a pris de l'ampleur dans la seconde moitié du xx^e siècle en se greffant à celle de démocratie culturelle. Cette dernière part du principe que les arts ne sont pas le joyau d'une élite et doivent être accessibles à tous, d'où les initiatives populaires comme celles de jouer en plein air et à titre gratuit. Mais la question demeure: de ces 45 000 personnes présentes le 5 août 2015, lesquelles déboursieront de l'argent pour assister à un opéra ou à un concert? Là réside le nœud du problème: il y a un public de la gratuité et ce public n'est pas celui qui paiera le montant normalement exigé pour avoir accès à une production opératique. D'autant que l'offre musicale dite gratuite entraîne plusieurs conséquences fâcheuses, dont au moins deux: d'une part, on habitue un public à ne pas verser un sou pour écouter des concerts, comme un public a pris l'habitude de ne pas payer pour écouter de la musique sur Internet; d'autre part, on crée une compétition malsaine dans l'offre culturelle entre les événements où l'on doit payer et ceux qui sont gratuits.

L'autre problème fondamental semble être la nature rébarbative de l'opéra au modèle de la gratuité. L'opéra mobilise plusieurs ressources et nécessite des moyens importants. Dans son ouvrage *Les Mondes de l'art* (1982/1988), le sociologue américain Howard S. Becker insiste sur le fait qu'une œuvre d'art doit s'appuyer sur une chaîne de coopération pour voir le jour, chaque individu ayant des tâches spécifiques qu'il doit accomplir selon des procédures conventionnelles. Lorsque l'on compte les personnes nécessaires au fonctionnement d'un opéra, une fois pris en considération la distribution, la production, l'orchestre, la technique et l'administration, on en arrive à un nombre dépassant le chiffre de 200. Et toutes ces personnes doivent travailler contre rémunération. Dans ce contexte, l'opéra a tout à perdre d'un modèle culturel basé sur

la gratuité de l'accès étant donné qu'assister à un opéra coûte forcément un peu plus cher qu'il en coûte pour d'autres activités culturelles. Et l'affirmer n'a rien d'élitiste: les auditeurs qui assistent à un concert rock de grande envergure paient beaucoup plus cher!

Pour qu'il remplisse pleinement son mandat, l'opéra doit compter sur un lieu où ses différentes composantes doivent être respectées, qu'on pense seulement au déroulement de l'action, au caractère fonctionnel de la scène ou à l'emplacement de l'orchestre. En plein air, l'attention des spectateurs par rapport à l'œuvre est loin d'être optimale. Dans le cas de *Carmen* au Parc olympique, l'orchestre et l'action se chevauchaient sur une même scène, réduisant ainsi le déploiement visuel et la théâtralité de l'œuvre. Aussi, le choix a été fait de tronquer l'opéra pour le présenter dans une version plus courte. Comme l'a souligné Christophe Huss dans *Le Devoir*, le problème est que l'une des composantes essentielles de l'action dramatique (i.e. le trio des cartes de l'acte III) a été retirée! Les critiques ont aussi mis en lumière le fait que, si le concert était projeté sur des écrans géants, les caméras étaient centrées davantage sur Nagano et les musiciens que sur les faits et gestes des chanteurs et chanteuses.

Par conséquent, peut-on croire sérieusement que les auditeurs qui ne connaissaient pas l'opéra ont été réellement initiés à cette forme d'art et qu'ils vont s'y intéresser dans l'avenir? Un genre comme l'opéra repose sur des conventions historiques et culturelles qu'il est difficile d'assimiler sans médiation, expérience et habitude. D'autant qu'une lecture juste d'un opéra se fait en concomitance avec une compréhension de sa trame narrative. À la lumière des recensions critiques, l'événement du 5 août 2015 laisse à penser qu'il était difficile d'apprécier pleinement *Carmen*.

En réalité, le milieu musical n'a rien à gagner d'un modèle axé sur la gratuité, et encore moins l'opéra dont le caractère se trouve à être dénaturé et desservi dans un tel contexte. À terme, ce sont les amateurs d'opéra qui en sortiront perdants.